

ALLER D'EXIL EN EXIL. LA "GRANDE ERRANCE" DANS LA PLUS SECRÈTE MÉMOIRE DES HOMMES DE MOHAMED MBOUGAR SARR

Liana Nissim*

Cette étude analyse le thème de l'exil dans le roman *La plus secrète mémoire des hommes* que l'écrivain sénégalais Mohamed Mbougar Sarr dédie à Yambo Ouologuem, grand auteur malien, prix Renaudot en 1968 pour *Le devoir de violence*. Cet ouvrage, reconnu aujourd'hui comme un chef-d'œuvre, lors de sa publication fut retiré du marché et supprimé du catalogue de la maison d'édition Seuil. L'écrivain, en effet, après avoir connu le succès, fut accusé de plagiat, attaqué et injurié par la presse. Profondément bouleversé, il se retira dans son village natal où il vécut dans un isolement total jusqu'à sa mort en 2017. Yambo Ouologuem est sans aucun doute le modèle de l'écrivain sénégalais T. C. Elimane, (également accusé de plagiat), qui hante le narrateur principal, le jeune écrivain Diégane Latyr Faye décidé à tout prix à découvrir son histoire et son sort. Plusieurs narrateurs, des écrivains réels tel Gombrowicz et d'autres fictifs, dans un emboîtement extraordinaire, s'évertuent à reconstruire la vie et le destin d'Elimane, vrai protagoniste du roman, même s'il est absent puisqu'il a mystérieusement disparu depuis longtemps. L'écrivain s'avère ainsi être l'archétype total (départ, errance, retour) auquel se réfèrent, chacun à sa manière, les exilés du roman. Plusieurs personnages ont vécu ou vivent encore dans cet état d'exilés et chacun médite sur sa propre expérience. Au fur et à mesure qu'on découvre leurs témoignages, on se rend compte que l'exil n'est au fond qu'une épreuve particulièrement intense, extrême, de ce qui compose en réalité l'état de malaise et de solitude de tout homme dans le monde, jusqu'à l'issue fatale de la mort. Toutefois cette âpre initiation peut parvenir à un accomplissement harmonieux, si on comprend et on accepte une vie éclairée par le lien indissoluble entre le passé et le futur.

Mots-clés : Mohamed Mbougar Sarr, exil, retour, dénégation, errance

Going from Exile to Exile. The "Great Wandering" in La plus secrète mémoire des hommes by Mohamed Mbougar Sarr

This study analyzes the theme of exile in the novel *La plus secrète mémoire des hommes* by Senegalese writer Mohamed Mbougar Sarr, dedicated to Yambo Ouologuem, a great Malian author who won the Renaudot Prize in 1968 for *Le devoir de violence*. This work, now recognized as a masterpiece, was withdrawn from the market and removed from the Seuil publishing house's catalog upon its release. The writer, after experiencing success, was accused of plagiarism, attacked, and insulted by the press. Deeply shaken, he retired to his native village, where he lived in total isolation until his death in 2017. Yambo Ouologuem is undoubtedly the model for the

* Università di Milano. Liana Nissim, disparue en octobre 2024, a été une pionnière des études francophones en Italie. Nous publions ici sa dernière contribution sur la littérature africaine dont elle était une spécialiste passionnée.

Senegalese writer T. C. Elimane, (also accused of plagiarism), who haunts the main narrator, the young writer Diégane Latyr Faye, determined at all costs to uncover his story and fate. Several narrators, including real writers like Gombrowicz and other fictional ones, in an extraordinary interlocking manner, strive to reconstruct the life and destiny of Elimane, the true protagonist of the novel, even though he is absent since he mysteriously disappeared a long time ago. Several characters have lived or still live in this state of exile, and each reflects on their own experience. As we discover their testimonies, we realize that exile is fundamentally only an especially intense, extreme trial of what constitutes the state of unease and solitude of every human being in the world, up to the fatal outcome of death. However, this harsh initiation can lead to a harmonious fulfillment if one understands and accepts a life illuminated by the indissoluble link between the past and the future.

Keywords Mohamed Mbougar Sarr, Exile, Return, Denial, Wandering

L'exil: sujet ennuyeux ou déchirement cruel?

«Comme moi, Elimane est un exilé. Au premier regard on s'est compris et reconnu comme tels. On a envie de parler de tout, sauf de l'exil. De toutes les manières, il n'y a rien à dire à propos de l'exil. Je ne connais pas de sujet qui soit plus ennuyeux au monde» (Sarr 359)¹. Si j'ai choisi d'ouvrir ces quelques réflexions sur *La plus secrète mémoire des hommes* (prix Goncourt 2021) par une citation tirée de ce roman de Mohamed Mbougar Sarr, c'est qu'elle constitue un exemple saisissant des enjeux, des structures et des procédés d'écriture de cette œuvre remarquable.

D'abord on est en présence de l'un de ces mélanges d'auteurs réels et d'auteurs inventés qui constitue une pratique hypertextuelle constante du roman; en effet, celui qui parle est le célèbre écrivain polonais Witold Gombrowicz, dans une scène qui se déroule en Argentine où il a vécu en exil de 1939 à 1963 alors que T. C. Elimane, l'ami qu'il évoque, est l'auteur fictif d'un chef-d'œuvre désormais presque oublié, mais absolument inoubliable pour ceux qui ont eu la chance de le lire, *Le Labyrinthe de l'inhumain*. Plusieurs narrateurs, dans un emboîtement extraordinaire dans leurs témoignages (tous nécessairement partiels) s'évertuent à reconstruire la vie et le destin d'Elimane (de son vrai nom Elimane Madag Diouf), le "véritable" protagoniste du roman, même s'il est absent puisqu'il a mystérieusement disparu depuis longtemps. Dans le cas de notre citation, Gombrowicz parle à une poétesse d'origine haïtienne qui vit en Argentine. Personnage réel ou inventé? Son nom n'apparaît jamais dans le roman. Celle-ci relate son dialogue avec Gombrowicz à Siga D., l'envoûtante romancière africaine exilée en Europe dans laquelle les critiques, (par exemple

¹ Pour toutes les citations de ce roman, je signalerai dans le texte la page entre parenthèses. La "grande errance" du titre est à la p. 435.

Michel 2021) ont reconnu l'avatar de l'écrivaine Ken Bugul; Siga D. rapporte à son tour ce dialogue à Diégane Latyr Faye, le narrateur principal du roman, qui donc le raconte à nous, ses lecteurs.

La citation est un exemple saisissant de l'écriture de la dénégation, qui revient très souvent dans le roman, chaque fois qu'un personnage se voit dans la nécessité de se défendre de ses propres sentiments en les niant ou en les renversant. Ici, l'exil est proclamé comme le «sujet le plus ennuyeux au monde» à propos duquel «il n'y a rien à dire»: si d'une part on peut reconnaître dans ces surprenantes considérations la manière ironique, provocatrice, paradoxale, de Gombrowicz², d'autre part on y lit le besoin impérieux de cacher à tous et surtout à soi-même toute la souffrance que provoque la plaie ouverte de l'exil, la peur de l'impossible retour, d'un déracinement désormais ineffaçable, la condamnation à la solitude. Ce sont cette dénégation et cette souffrance qui reviennent souvent chez les exilés de *La plus secrète mémoire des hommes*.

L'archétype de l'exilé

Le roman de Sarr est dédié à Yambo Ouologuem, le grand auteur malien, prix Renaudot en 1968 pour *Le devoir de violence*, un ouvrage reconnu aujourd'hui comme un chef-d'œuvre; cependant, à l'époque de sa publication, après un considérable succès, l'écrivain fut accusé de plagiat, attaqué et injurié de la presse, et l'ouvrage retiré du marché et supprimé du catalogue par la maison d'édition Seuil, (qui l'a réédité en 2018); profondément bouleversé par ces événements blessants, Ouologuem a tout quitté en se retirant dans son village natal où il a vécu dans un isolement total jusqu'à sa mort en 2017. Or, malgré le décalage temporel d'une trentaine d'années, Yambo Ouologuem est sans aucun doute le modèle de l'écrivain sénégalais T. C. Elimane (également accusé de plagiat), qui hante le jeune écrivain Diégane Latyr Faye (narrateur principal, comme je l'ai dit plus haut, de *La plus secrète mémoire des hommes*) lequel veut à tout prix découvrir son histoire et son sort: «Elimane s'est enfoncé dans sa Nuit. La facilité de son adieu au soleil me fascine. L'assomption de son ombre me fascine. Le mystère de sa destination m'obsède. Je ne sais pas pourquoi il s'est tu quand il avait encore tant à dire» (15).

Qui est-il vraiment Elimane? C'est la grande question que se posent tous les personnages hantés par son absence si présente, en s'efforçant de trouver une réponse: «Qui était-il? un écrivain absolu? un plagiaire honteux? un mystifi-

2 Je ne connais pas assez bien l'œuvre de l'écrivain polonais pour savoir s'il s'agit ici d'une citation ou de l'élaboration des modalités de son écriture.

cateur génial? un assassin mystique? [...] un nomade éternel? [...] un simple exilé malheureux, qui a perdu ses repères et s'est perdu?» (326). Comme le découvrira petit à petit Diégane dans son «voyage initiatique à la recherche de l'écrivain disparu» (Courtin 2021), Elimane est tout cela à la fois, mais en partie seulement: c'est un plagiaire non honteux mais génial; c'est un écrivain absolu mais devenu, après son premier roman, incapable d'écrire; surtout, c'est un nomade mais non éternel; c'est un exilé malheureux mais qui n'a pas perdu ses repères car, après ses longues pérégrinations, il reviendra dans son village natal en 1986 où il exercera ses pouvoirs mystiques de guérisseur jusqu'à 102 ans, en s'éteignant en 2017 (la même date de la mort de Ouologuem). Ainsi Elimane s'avère être l'archétype total (départ, errance, retour) auquel se réfèrent, chacun à sa manière, les exilés du roman.

Les exils: rupture versus retour

La rupture de Siga D.

Diégane, jeune romancier sénégalais doctorant à Paris, qui dès son adolescence avait été frappé par l'histoire d'Elimane découverte dans une anthologie, n'a pu trouver – malgré ses recherches assidues dans les bibliothèques et les librairies parisiennes – de trace, ni de l'auteur ni de son livre. Un soir, il rencontre par hasard Marème Siga D., écrivaine «d'une soixantaine d'années, que le scandale de ses livres avait transformée, pour certains, en pythoïse malfaisante, [...] en succube» (27) mais qui, pour lui, est «l'ange noir de la littérature sénégalaise» (27), puisqu'elle en a sauvé la production récente «de l'embaumement pestilentiel des clichés et des phrases exsangues, dévitalisées» (27). Un lien profond s'établira entre le jeune écrivain et «l'Araignée-mère» (27), comme il définit Siga D., quand celle-ci découvre qu'il connaît Elimane de nom et qu'il a vainement cherché son livre. Aussi, lui fait-elle cadeau du *Labyrinthe de l'inhumain* (le seul exemplaire encore existant, qu'elle sait par cœur), en lui donnant rendez-vous chez elle à Amsterdam, après sa lecture. Cette entrevue, qui occupe la plus grande partie du roman³, laisse émerger – par un agencement éblouissant de narrateurs – de vastes pans de la vie d'Elimane, depuis sa naissance jusqu'à la décision du retour, après sa longue errance, si troublante et tourmentée. S'il est vrai que très souvent Siga D. cède la parole à d'autres narrateurs pour qu'ils racontent personnellement leur rencontre avec Elimane, les expériences qu'ils ont partagées avec lui, son influence – maintes fois traumatisante – sur leur exis-

3 Qu'il me soit consenti de renvoyer à mon étude consacrée à ce roman pour une analyse approfondie de la rencontre entre Diégane et Siga D., ainsi que de l'enchaînement des narrateurs qui la structure.

tence, il est vrai aussi qu'elle s'exprime fréquemment à la première personne, non seulement en tant que témoin des événements concernant Elimane, mais encore pour faire part à Diégane de sa propre vie, de ses pensées les plus intimes, de sa vision du monde. Ainsi, à propos d'Elimane, elle avoue:

C'est l'homme que je cherchais, lui et pas la suite du *Labyrinthe de l'inhumain* [...]. Le scandale du plagiat ne m'intéressait pas beaucoup. Ce qui m'intéressait chez lui, ce qui m'attirait vers lui, c'était son silence. [...].

Je parle de son silence envers sa mère, sa famille. Il n'a pas tenu sa promesse [de retour]. Je voulais savoir pourquoi. Je voulais savoir pourquoi il n'était jamais revenu et n'avait jamais donné de nouvelles à sa mère et à son oncle [...]. La raison de son exil choisi et radical, voilà ce que je cherchais (215).

Mais l'exil d'Elimane n'a pas été *choisi* par lui; Diégane découvrira, à la fin de sa quête, qu'il a vécu ses trente dernières années dans son village natal et le lecteur saura (surtout grâce à l'insertion dans le roman de biographèmes inconnus au narrateur lui-même) les raisons historiques et personnelles qui l'ont contraint à un si long exil. Ce n'est donc pas Elimane, c'est elle, Siga D., qui a fait le choix d'un exil *radical*, d'une rupture définitive avec son pays d'origine. Au fond, toute sa narration se veut une explication des raisons qui l'ont poussée à cette décision irrévocable, à commencer par l'inguérissable traumatisme de son enfance, l'aversion de son père qu'elle croyait provoquée parce qu'elle aurait «volé la vie de [sa] mère [...], morte quelques minutes après [sa] naissance» (131-132); en réalité, le père aurait «vu», avant même sa naissance, qu'elle serait «une source de malheur» (134). Petite enfant, elle avait tout fait pour captiver au moins son attention, même en violant toutes les règles; rarement elle avait été capable d'abattre le mur de «son indifférence mâtinée de haine» (132), mais quand elle y parvenait, il la frappait, la battait sans retenue, avec une violence à laquelle l'enfant s'accrochait «puisqu'elle permettait [s]es rares contacts physiques» (131) avec son père. Ainsi, devenue sauvage et rebelle, brebis noire de la famille, condamnée à l'isolement, elle conçoit à son tour une haine ardente et implacable contre son père, qui affleure pendant leur dernière rencontre, juste quelques jours avant la mort de celui-ci:

Je ne te pardonne pas [...]. Je ne te pardonne pas de m'avoir condamnée depuis le ventre de ma mère à être l'impossible à aimer. Je te regarde et je te hais. De toute la force de mon être. Je te hais. J'ai tellement désiré être aimée de toi dans mon enfance que ma haine n'est plus que l'envers de cet amour mort (187).

Ainsi, elle quitte sa maison natale et s'enfuit à Dakar, s'abandonnant au scandale d'une vie désordonnée et chaotique, qui est le reflet de la misère hypocrite de la société sénégalaise «frustrée, malade, abîmée» (207) (qu'elle ne manquera pas de dénoncer dans ses futurs romans), tout en sombrant dans une «solitude

immense, malade de son désir d'aimer et d'être aimée, traversée par un profond attrait pour la mort» (206); après une douloureuse errance jusqu'aux abords de la folie et du suicide, elle est sauvée par la poétesse haïtienne (que j'ai déjà rappelée) qui lui offre les moyens de reconstruire sa vie loin de son pays, en Europe. Quand elle évoque pour Diégane ces premières années en France, où elle se prépare à devenir écrivaine, elle médite longuement sur ses choix, sur son passé et sur ce qu'elle espérait réaliser, en proposant une analyse rigoureuse d'une singulière lucidité sur son choix d'*exil radical*. Elle ouvre sa réflexion par une image poétique, s'identifiant à la figure d'Ulysse mais – dit-elle – «une Ulysse sans retour, une Ulysse pour qui Ithaque est, ne peut être que la mer, et le chant des sirènes, et les ruses, et les larmes sous la pluie, et Cyclope, et la mer encore, la mer à jamais» (318). Puis son discours devient d'un réalisme résolu, avisé, clairvoyant:

Je savais que je ne retournerais pas au Sénégal [...]: ma rupture avec le pays avait été trop profonde, et je sentais bien que ce malentendu ne se dissiperait pas avec le temps. Au contraire, il irait en se renforçant. C'est de ce malentendu que je devais naître comme écrivain [...]. Tous mes livres [...] concerneraient cette rupture avec mon pays, avec les gens que j'y avais connus, avec mon père, [...]. J'écrirais sur ça et personne ne comprendrait, tout le monde là-bas me haïrait pour une raison toute simple: je n'aurais pas seulement trahi par l'écriture; j'aurais redoublé cette trahison en écrivant d'ailleurs. Mais soit, me disais-je, soit: j'écrirai donc comme on trahit son pays, c'est-à-dire comme on se choisit pour terre non le pays natal mais le pays fatal, la patrie à laquelle notre vie profonde nous destine depuis toujours (318-319).

Quelle est cette nouvelle patrie, ce prédestiné «pays fatal»? Dans une vaste figuration (dont ici on ne pourra citer que quelques bribes), en revenant à une écriture poétique fulgurante d'une incomparable beauté, Siga D. décrit cette

patrie de l'intérieur, celle des souvenirs chaleureux et celle des ténèbres glacées, la patrie des rêves premiers, la patrie des peurs et des hontes [...], la patrie des visions cristallisées d'amour et d'innocence [...], la patrie de toute la solitude possible et de tout le silence disponible [...]. C'est la patrie des livres: les livres lus et aimés, les livres lus et honnis, les livres qu'on rêve d'écrire, les livres insignifiants qu'on a oubliés [...], les livres qu'on ne lira jamais mais dont on ne se séparerait non plus pour rien au monde [...]. Oui, disais-je, oui: je serai la citoyenne de cette patrie-là (319-320).

On reconnaît certes dans cette page la certitude passionnée d'une vocation, mais lorsque Siga D. assure que cette patrie est la seule *habitable*⁴ et, avec une dureté ironique et féroce, «par habitable – ajoute-t-elle – je veux dire: impossible à perdre ou à haïr, impossible à exposer à une nostalgie sentimentale [...], impossible à prendre comme prétexte [...] en vue d'accrocher la gratifiante bre-

4 En caractères italiques dans le texte.

loque de l'exil à sa poitrine» (319), le lecteur devine la dénégation d'un amour douloureux et ineffaçable pour le pays perdu.

Le retour de Musimbwa

Un amour analogue, également doublé d'une haine implacable, compose le noyau profond et secret de l'âme d'un autre personnage du roman, Musimbwa, un jeune écrivain originaire de la République Démocratique du Congo (ancien Zaïre); déjà reconnu comme un bon auteur par la critique française, appartenant à la même génération de Diégane, il fait partie comme lui du «milieu littéraire de la diaspora africaine de Paris» (26). Ils sont liés d'une solide amitié, motivée surtout, dit Diégane, par «la même foi désespérée qu'on plaçait dans l'entéléchie de la vie qu'incarnait pour nous la littérature» (52); la première partie du roman réserve effectivement un grand espace aux discussions passionnées des deux amis sur la littérature en général, plus spécialement sur la littérature africaine, sur les incertitudes et les craintes au sujet de leurs propres tentatives littéraires. Un soir, quand Diégane lui confie le sentiment de honte qu'il éprouve parfois parce qu'ils passent tout leur temps à parler de littérature comme si «ce fût la chose la plus importante sur terre» (66), Musimbwa lui dit:

C'est vrai: passer nos soirées à parler de livres, à discuter du milieu littéraire et de sa petite comédie humaine, peut paraître suspect, malsain [...], voire triste. Mais si les écrivains ne parlent pas de littérature, je veux dire, s'ils n'en parlent pas de l'intérieur, en praticiens, en hantés [...], en amoureux [...], qui le fera? C'est ça notre vie: essayer de faire de la littérature, oui, mais aussi en parler, car en parler est aussi la maintenir en vie, et tant qu'elle sera en vie, la nôtre [...] ne sera pas tout à fait perdue. Il faut faire comme si la littérature était la chose la plus importante sur terre; il se pourrait parfois [...] que ce soit le cas et que certains doivent en attester. Nous sommes ces témoins (66-67).

Cette page capitale, qui constitue en quelque sorte la mise en abîme de la *Weltanschauung* du roman dans son ensemble, atteste en même temps la vocation littéraire sans faille de Musimbwa, une vocation qui paraît le préserver des malaises de l'exil («le constat silencieux – comme les définit Diégane en parlant de son groupe d'amis – que nous étions des Africains un peu perdus et malheureux en Europe, même si nous faisons semblant d'être partout chez nous», 65); pourtant, après avoir lu le roman d'Elimane, après avoir partagé avec Diégane son enthousiasme pour ce «livre magistral» (67), son désir de découvrir qui est vraiment Elimane et s'il a écrit la suite promise à la fin de son chef-d'œuvre, Musimbwa lui avoue qu'il n'est «plus sûr de vouloir savoir qui était cet Elimane, [...] [que] le *Labyrinthe* [lui] suffit, même inachevé» (81), puis, quelques soirées plus tard il lui confesse: «Tout ça [tout ce que Diégane pense faire pour découvrir l'histoire d'Elimane] mérite un livre. Tu le sais. J'aurais aimé t'accompagner

dans cette aventure, mais je ne peux pas. J'ai beaucoup réfléchi ces derniers jours. C'est un autre livre que j'ai dans la tête. Je retourne en RDC. J'ignore si je suis prêt, mais je dois y aller» (96).

Nous le savons depuis l'ouverture de cette étude: les exilés n'aiment pas parler entre eux de leur exil; ainsi, Diégane connaît très peu le passé de son ami, sinon que, enfant, il a dû fuir la guerre qui dévastait le Zaïre. Il sait que toutes les énigmes de ses œuvres se relient à son passé, mais il n'a jamais osé en reparler avec lui, depuis qu'il lui dit que tous ses souvenirs heureux avaient été «bel et bien détruits, et avec eux tout un monde » (96) et qu'il n'avait plus «que des souvenirs malheureux du Zaïre» (96). C'est pourquoi – quand Musimbwa lui annonce son retour au pays – Diégane est attristé certes, mais ni lui ni son ami ne peuvent franchir la barrière imposée par la pudeur, se réfugiant derrière le silence mélancolique d'un adieu souriant, celui de «deux jeunes écrivains, devenu amis et sur le point de s'élaner dans l'inconnu» (97). Il y aura encore entre eux un coup de téléphone, que Diégane transcrit dans son journal: «Il me dit qu'il aurait aimé emporter le *Labyrinthe* avec lui, puis il me souhaita bonne chance dans ma quête de T. C. Elimane. Je l'ai remercié, puis supplié de ne pas écrire un énième *livre sur le retour au pays natal*⁵. Il jura d'éviter cet immonde borbier que l'exil ouvrait aux pieds de tous les écrivains qui croyaient rentrer chez eux. On en a ri, puis ce fut tout» (108).

La “gratifiante breloque de l'exil” ironiquement repoussée par Siga D., est devenue, aux yeux de Musimbwa, un “immonde borbier” à éviter; elle a choisi la rupture de l'exil radical, lui le retour radical dans le pays où il a tout perdu. Deux choix opposés, mais un seul objectif essentiel: en refusant tout sentimentalisme consolateur, se contraindre à la lucide reconnaissance de la vérité ultime (même aux frais d'une souffrance extrême) consentant une œuvre radicalement honnête, jusqu'à aborder par l'écriture l'immensité de l'inconnu.

En guise de talisman pour son voyage, Diégane envoie par mail la copie du *Labyrinthe* à Musimbwa, lequel part, en cédant sa place dans le roman à Siga D. et à l'histoire d'Elimane. Le lecteur le retrouve pourtant, 300 pages plus loin, car il écrit à son ami un courriel – une très longue lettre de 14 pages en réalité – grâce à laquelle il assume le rôle de narrateur (comme l'avait fait Siga D.), en confiant à l'ami qu'il a voulu revivre et ramener à la lumière de sa conscience son passé, abominable et traumatisant, pour présager enfin «le sens de [son] avenir» (423). C'est que, petit enfant de huit ans vivant heureux avec ses parents dans leur village au Zaïre, il a assisté à la débâcle de l'armée régulière, à l'arrivée des miliciens rebelles («les

5 Les caractères italiques du texte semblent renvoyer ironiquement à un titre incessamment repris par un grand nombre d'auteurs, à la suite sans doute du célèbre chef-d'œuvre d'Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal* (publié en revue en 1939 puis en volume en 1947).

bergers de la mort», 412)⁶; ses parents ont caché l'enfant dans le puits que le père avait commencé à creuser, d'où il a entendu la "voix de la mort" ordonner à ses hommes l'exécution du père, le viol, la torture et le meurtre infligés à la mère; retrouvé dans le puits par l'homme «petit et chétif» (418) qui est pourtant la personnification de la mort, celui-ci lui demande s'il a entendu les cris de sa mère:

J'ai fait oui de la tête.

– Alors je ne te tuerai pas. Tu es presque mort et ton agonie va durer longtemps. Adieu, jeune orphelin. Moi aussi je l'ai été, et je n'avais pas encore ton âge. Ça m'a donné une rage que rien ne peut éteindre. [...] Fais pareil. Hais-moi, sois en colère [...] deviens un tueur, sème le sang, trouve-moi quand tu seras grand, et fais-moi payer la souffrance atroce que j'ai infligée à ta mère. [...] Adieu, fils, adieu (419).

On peut comprendre que – malgré tous ses efforts pour essayer de les effacer de sa mémoire – ces événements bouleversants n'ont jamais cessé de hanter Musimbwa; «les gens comme moi – écrit-il – ne quittent jamais leur pays. Lui, en tout cas, ne nous quitte jamais. Je ne suis jamais sorti du puits inachevé» (420).

C'est grâce au livre d'Elimane, à la condamnation de celui-ci et à l'effacement que l'Europe lui a fait subir, que Musimbwa a enfin compris ce qu'il devait faire, qu'il lui fallait désormais écrire dès son puits inachevé, dès son village, dès son pays. Comme dans le passé, il pense toujours «que ce n'est pas le lieu d'où l'on écrit qui fait la valeur de l'écrivain, et que ce dernier peut, de partout, être universel s'il a quelque chose à dire» (424), mais, ajoute-t-il, «je pense aussi, désormais, que ce n'est pas partout qu'on découvre ce qu'on a à dire» (424): pour lui, le retour de l'exil a signifié le refus de toute dénégation et s'est avéré comme la seule voie possible de salut.

Primauté du temps sur l'espace

Pendant sa quête passionnée de tout ce qui se rapporte à la vie et à l'œuvre de T. C. Elimane, Diégane Latyr Faye repense aussi à sa propre vie actuelle et passée, à sa vocation d'écrivain, à ses échecs, à ses espoirs, sans esquiver ses sentiments les plus intimes, et s'engageant souvent dans de longues méditations esthétiques, sociales, éthiques. L'une d'elles surgit à la suite de l'un de ses rares coups de fil à ses parents au Sénégal:

Mes parents me manquaient mais je craignais de les appeler; le temps passait; et autant j'étais triste de ne pas les entendre me raconter ce qui arrivait dans leur vie, autant m'effrayait l'idée

⁶ Il s'agit sans doute de la soi-disant première guerre du Congo qui en 1996-1997 a mis fin à la dictature de Mobutu, tout en provoquant de terrifiants massacres de la population, la déportation, la fuite et l'exil de millions de personnes.

qu'ils me le disent, car je savais au fond ce qui arrivait vraiment dans leur vie. C'était ce qui arrivait dans toute vie: ils se rapprochaient de la mort. Je ne les appelais pas et j'en souffrais; je les appelais et j'en souffrais aussi, peut-être même davantage (70).

Diégane n'a connu aucun des drames traumatisants qui ont frappé ses interlocuteurs, tels Siga D. ou Musimbwa. Il a vécu une enfance et une adolescence heureuses, dans une famille sereine qui l'aime, avant de partir en France pour poursuivre ses études. Pourtant le malaise et le chagrin causés par l'éloignement, qui mettent encore plus en relief le vieillissement graduel de ses parents, le poussent à une pénétrante réflexion sur la réalité vraie, sur l'essence de l'exil. De fait, il se rend compte qu'il vit dans l'illusion rassurante que son retour définitif en famille se réaliserait sous peu; et il ajoute ensuite:

Mirage que ce jour dans le désert de l'exil. Ainsi chaque appel reporté, sous l'illusion de retrouvailles prochaines [...], marquait en réalité un éloignement plus grand. J'ai atteint le stade terminal de l'immigration: je ne crois plus simplement à la possibilité de retour: [...] j'affecte de croire que je rentrerai bientôt chez moi, que tout sera inchangé et que je pourrai *rattraper*. Le retour qu'on rêve est un roman parfait – un mauvais roman donc (69).

L'exil, "breloque" dont on se glorifie pour Siga D., "bourbier immonde" aux yeux de Musimbwa, est pour Diégane un "désert" et le retour un "mirage". Certes l'exilé Diégane a essayé de se réfugier dans la dénégation de l'impossible retour, mais il s'avère capable de démonter le processus défensif de la dénégation, ce qui lui consent d'ouvrir l'analyse lucide, rigoureuse, impitoyable de la vérité ultime de l'exil:

Quelque chose se meurt. Le monde que j'ai quitté a disparu dès que je lui ai tourné le dos. J'ai cru, l'habitant et y ayant enterré, comme un trésor, mon enfance, qu'il était devenu indestructible [...]. Rien n'était plus chimérique: le monde jadis aimé n'a pas signé de pacte de fidélité. Sitôt m'en étais-je absenté qu'il s'éloignait déjà dans le tunnel du temps. [...] L'exilé est obsédé par la séparation géographique, l'éloignement dans l'espace. C'est pourtant le temps qui fonde l'essentiel de sa solitude; et il accuse le kilomètre alors que ce sont les jours qui le tuent (69).

Cette réflexion constitue une page déterminante sur l'essence authentique de l'exil: en attestant la primauté du temps sur l'espace, elle dévoile que cette épreuve ne constitue qu'une expérience extrême de la condition humaine universelle: la disparition de tout dans "le tunnel du temps".

Vers une possible conciliation

Cette prise de conscience, amère mais clairvoyante, permet à Diégane de poursuivre sa quête d'Elimane et de soi-même dans la juste perspective pour inter-

prêter le passé et envisager le futur. Ainsi, arrivé au village d'Elimane (une année après sa mort), où il reconstruit le dernier pan de la vie de celui-ci, il peut essayer d'expliquer les raisons de sa longue errance: pour écrire son chef-d'œuvre, Elimane a cru devoir «tuer le passé» (451). Cependant, Diégane a désormais compris et accepté la priorité du temps sur l'espace; aussi est-il à même d'offrir au lecteur le sens extrême de la vie de l'écrivain et de la vie de tous les hommes:

Les âmes qui prétendent le fuir courent en réalité derrière le passé et finissent un jour ou l'autre par le rattraper dans leur futur. Le passé a du temps; il attend toujours avec patience au carrefour de l'avenir; et c'est là qu'il ouvre à l'homme qui pensait s'en être évadé sa vraie prison à cinq cellules: l'immortalité des disparus, la permanence de l'oublié, le destin d'être coupable, la compagnie de la solitude, la malédiction salutaire de l'amour. [Elimane] l'a compris après toutes ces années de fuite [...]. Il est donc revenu ici (451).

Dans les cinq cellules que le passé prépare au futur de chaque homme, le lecteur reconnaît d'une part l'axiologie profonde qui (comme le suggère le titre) règle "la plus secrète mémoire des hommes", et d'autre part l'isotopie qui modèle souvent l'écriture du roman. En effet, en parcourant le thème de l'exil, on relève constamment la présence obsessionnelle de termes reliés qui semblent se contredire: absence / présence, haine / amour, rupture / retour, temps / espace, jusqu'à la "compagnie de la solitude" et à "la malédiction salutaire" de cette page. C'est l'oxymore, et donc la sémantique de la conciliation qui s'impose comme l'isotopie dominante dans cette œuvre qui guide enfin le lecteur, à travers cette figure rhétorique, à la conciliation du passé et du futur, ce qui garantit l'accomplissement de la vie humaine.

Œuvres citées

- Césaire A. (1938, 2014): *Cahier d'un retour au pays natal*. Paris: P.U.F.
- Courtin Ch. (2021): L'imaginaire étoilé de Mohamed Mbougar Sarr. *Mediapart*. Tiré de <https://blogs.mediapart.fr/christophe-courtin/blog/121121/l-imaginaire-etoile-de-mohamed-mbougar-sarr> (Consulté le 12/10/2021).
- Michel N. (2021, 4 novembre): Prix Goncourt 2021: Mohamed Mbougar Sarr, la littérature et la vie. *Jeune Afrique*. Tiré de www.jwunwafrique.com/1233697/culture/prix-goncourt-2021 (Consulté le 23/02/2023).
- Nissim L. (2023): Personne ne peut éclairer tout ce tableau (Les pistes infinies de *La plus secrète mémoire des hommes*). *Ponti/Ponts*, 23, pp. 17-45.
- Sarr M.M. (2021): *La plus secrète mémoire des hommes*. Paris / Dakar: Philippe Rey / Jimsaan.